

## Recherches sociographiques



Gilles PAQUET, *Crippling Epistemologies and Governance Failures*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2009.

John E. Trent

Volume 51, numéro 3, septembre–décembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/045445ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/045445ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

E. Trent, J. (2010). Compte rendu de [Gilles PAQUET, *Crippling Epistemologies and Governance Failures*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2009.] *Recherches sociographiques*, 51(3), 494–495. <https://doi.org/10.7202/045445ar>

l'ouvrage. S'imposerait une analyse plus approfondie de l'ensemble des acteurs gouvernementaux et intermédiaires sur la conciliation travail-famille.

Renée B. DANDURAND

INRS-Urbanisation, Culture et Société.

*renee.b-dandurand@ucs.inrs.ca*

---

Gilles PAQUET, *Crippling Epistemologies and Governance Failures*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2009.

Le livre de Gilles Paquet figure parmi un nombre croissant de critiques sévères des sciences sociales. Il devrait être d'un grand intérêt pour tous ceux qui travaillent dans ce domaine universitaire. À une attaque en règle dirigée vers les disciplines des sciences sociales, le comportement des universitaires et leurs méthodologies, l'auteur jumelle une vive critique des méthodes et des processus de la gouvernance. Les faiblesses épistémologiques des sciences sociales sont par conséquent à la racine des insuffisances de la gouvernance dans nos sociétés, ce qui constitue un lien entre les deux sujets du livre.

Pour Paquet, le problème des sciences sociales, c'est qu'elles sont passées d'une concentration originale sur la nature de la société à une obsession pour la méthode. Essentiellement, cette méthode est le scientisme, avec comme résultat que les sciences sociales actuelles génèrent une conscience fautive, une forme de connaissance qui est tronquée, biaisée et défectueuse, donc peu utile pour comprendre la société. La deuxième partie du livre est consacrée à une analyse critique des failles dans les modes de gouvernance des sociétés et des organisations. Une gouvernance qui inclurait tous les participants serait l'antidote aux formes de gouvernement hiérarchiques et centralisées. Dans sa critique, Paquet a mis l'accent sur les faiblesses infrastructurelles d'information, d'évaluation, de responsabilité et de dessein. Plusieurs chapitres présentent des cas pratiques au Canada portant sur le processus de responsabilité et les politiques scientifiques et étrangères.

Paquet propose des remèdes qu'on pourrait qualifier de radicaux. Il faut surmonter les biais causés par le réductionnisme qui limite d'une façon simpliste les aspects de la réalité et des motivations prises en compte par la recherche. Tout comme des guildes médiévales fermées, il faut sortir les universitaires de leurs prisons mentales qui les empêchent d'avoir une juste perception des suppositions erronées qu'ils avancent. Cette ouverture viendra d'une expérimentation plus large reliée à une collaboration menant à un apprentissage social. Paquet endosse la méthode « phronétique » (d'Aristote en passant par Bent Flyvberg) qui se fonde sur la réalité, porte une attention aux circonstances contextuelles (p. ex. historiques, psychosociales), exige l'organisation de l'action collective nécessaire et reconnaît la centralité d'un dialogue significatif entre tous les participants. Il faut aussi une approche réflexive qui permet à un groupe d'apprendre de sa propre expérience. De plus, il faut une capacité d'analyse critique, une philosophie de sources ouvertes, et la coordination de la collaboration pour que chaque citoyen devienne un

producteur potentiel de gouvernance – mettant fin ainsi au mythe centralisateur qui veut que quelqu'un doit être au contrôle.

Le livre est assurément érudit. Tellement, qu'on aurait voulu qu'il y en ait deux, un sur les épistémologies et un autre sur la gouvernance. Tel qu'il est, les deux thèmes n'y sont pas pleinement exploités, le lien entre les deux est superficiel et souvent on ne sait pas de quel sujet il s'agit. La critique des sciences sociales, que je partage, ne reçoit pas le plein développement qu'elle aurait mérité. Souvent les thèmes ne sont que nommés et les solutions proposées sont minimes en comparaison avec celles avancées sur la gouvernance. Dans les deux cas, les solutions – les formes alternatives de recherches et de gouvernance proposées – sont trop complexes. Au niveau analytique, on a seulement besoin du degré de complexité requis pour refléter les problèmes à résoudre.

Si l'on peut signaler une faiblesse particulière du livre, il en est une qui est reconnue par l'auteur lui-même. Il constate que, pour changer les orientations d'un groupe, on ne peut souvent pas y aller directement ou par confrontation (p. 239). Cependant, l'invective utilisée par Paquet contre les disciplines et les universitaires me semble peu apte à les conduire sur le chemin des réformes. Ce qui est, après tout, l'objectif souhaité.

John E. TRENT

*Centre d'études sur la gouvernance,  
Université d'Ottawa.  
jtrent@uottawa.ca*

---

Éric BÉLANGER et Richard NADEAU, *Le comportement électoral des Québécois*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2009, 175 p.

Peu de travaux scientifiques ont été publiés afin d'expliquer le comportement, voire la volatilité récente de l'électorat québécois. Il en est de même en ce qui concerne l'évolution du système partisan québécois depuis la naissance de l'Action démocratique du Québec. Récipiendaire du Prix Donald-Smiley récompensant le meilleur livre publié en français ou en anglais sur un sujet traitant de la politique ou du gouvernement au Canada, cet ouvrage contribue à combler cette lacune en offrant « des pistes d'explication et d'analyse ». Sur la base de deux enquêtes d'opinion, les auteurs ont identifié les motivations des électeurs au lendemain des élections générales de 2007 et de 2008. Utilisant un modèle multi-niveaux du comportement électoral, leur étude s'inscrit nettement dans la foulée de travaux qui introduisent un à un les blocs de variables explicatives. Elle s'appuie sur quatre niveaux de variables : socio-démographiques, valeurs et orientations idéologiques, enjeux politiques et perceptions envers les chefs. Cela a l'avantage de cerner clairement les clientèles des partis, tout en évaluant l'impact des facteurs de court terme.

Après avoir effectué un rappel chronologique fort utile, Bélanger et Nadeau déboulonnent certains mythes. Ainsi, le taux d'abstention fut plus élevé chez les électeurs libéraux en 2008, la clientèle libérale demeurerait la plus attachée à un certain conservatisme moral, alors que celle de l'Action démocratique n'était pas,